Réponse de Jean Soler à René Ala et René Bantoure lors du baptême de la bibliothèque Médiathèque Jean Soler à Arles-sur-Tech, le 25 avril 2009

…. Cet honneur que vous me faites, je voudrais le partager avec mes parents et avec mes instituteurs.

Mon père est né à Arles mais son père non. Il venait d'Espagne, de la Catalogne Sud. Je suis, du côté paternel, un petit-fils d'immigré. Je n'ai pas connu mon grand-père , qui est mort d'une attaque cardiaque à l'âge de 48 ans. Il avait réussi à créer une petite entreprise, une scierie, que sa veuve et ses deux fils, Joseph et Marcel, mon père, ont pu développer. Quand je suis né, la scierie était prospère.
Ma mère venait d'un milieu différent. Elle était née dans une vieille famille paysanne du Haut Vallespir, qui vivait sur les mêmes terres, avec le même nom, depuis le Moyen-Age. Une famille très chrétienne puisqu'elle avait – elle a toujours – deux églises sur son domaine : une chapelle familiale près de la maison de maître, à 900 mètres d'altitude, et une chapelle romane au point le plus haut de la propriété, à 1400 mètres, la chapelle de Sant-Guillem de Combret. J'ai passé de nombreuses vacances en famille dans l'ermitage attenant à cette chapelle.

Le mécréant que je suis devenu – à la suite de réflexions personnelles, sans que je l'aie voulu, désiré – n'a pas été fidèle à cet héritage chrétien, malgré l'exemple de ma mère, que beaucoup d'entre vous ont connue : elle est morte à Arles, il n'y a pas si longtemps, à l'âge de 91 ans. Ma mère était d'une piété, d'une bonté, d'une générosité, d'un désintéressement admirables, hors du commun. Je reste très attaché à la mémoire de ma mère et à mes racines maternelles, comme je reste très attaché à la mémoire de mon père et à mes racines paternelles.

On aurait pu se demander si ce mariage entre un garçon d'Arles, fils d'immigré, et la fille d'un mas des environs de Prats-de-Mollo ne risquait pas d'être mal assorti . C'est le contraire qui s'est passé. Mon père et ma mère étaient complémentaires, ils formaient un couple très solide, et leur accord se communiquait aux enfants. Je n'ai jamais entendu mon père élever la voix devant ma mère et je ne me souviens pas que nous nous soyons jamais disputés, mon frère, ma sœur et moi. Nous étions tous les cinq, l'expression est dans notre cas justifiée , comme les cinq doigts de la main. C'est cette union, cette entente, et le caractère énergique de notre mère, qui nous ont permis de surmonter des épreuves. Car nous avons connu des épreuves.

Ici je voudrais faire une petite leçon sur l'histoire économique d'Arles-sur-Tech au milieu du XXème siècle. Quand j'étais enfant, il y avait à Arles plusieurs scieries qui marchaient très bien. Elles produisaient des planches de châtaigner, qu'on appelle des douelles, pour fabriquer

des tonneaux . Et cette petite industrie, adaptée à la région vinicole qu'est le Roussillon, semblait assurée de son avenir. Mais voilà qu'à partir de 195O est survenue une crise dans le commerce des tonneaux, qui s'est répercutée sur les fabricants de douelles. On a vu apparaître en effet et se répandre, pour le transport du vin, des camions citernes et des bateaux citernes. Même les habitudes familiales ont changé : au lieu du tonneau traditionnel qu'on gardait dans la cave, on s'est mis à acheter le vin en bonbonnes ou en bouteilles.

Je me suis dit, assez récemment d'ailleurs, que les fabricants d'amphores avaient dû connaître la même crise, quand le tonneau était venu supplanter l'amphore, au IIIème siècle de notre ère. Pendant très longtemps, dans tout le Bassin méditerranéen, le transport du vin s'était fait, d'une région à l'autre et d'un pays à l'autre, par terre et par mer, au moyen d'amphores en argile cuite. Et c'est dans des amphores qu'on stockait le vin, en les enfonçant dans le sol par leur pointe.

Brusquement, avec une rapidité inattendue, le tonneau qui était une invention gauloise antérieure de plusieurs siècles à notre ère, a chassé alors l'amphore dans l'ensemble de l'Empire romain. On avait pris conscience de ses avantages par rapport à l'amphore : le tonneau était plus léger, il était moins fragile et il avait une capacité plus grande.

Maintenant, près de deux millénaires plus tard, c'était le tonneau qui se voyait abandonné au profit d'autres contenants plus commodes. Beaucoup de scieries ont dû fermer.

Mon père et mon oncle ont décidé de se reconvertir, comme on dit aujourd'hui. Ils ont choisi de faire des cageots pour l'expédition des fruits et légumes du département. C'était un métier nouveau pour eux et qu'ils ont dû apprendre, alors qu'ils n'étaient pas si jeunes.

Ils n'avaient plus la matière première sur place. Le Vallespir est une vallée de châtaigners, un arbre fait pour les tonneaux mais impropre à la fabrication de cageots. Il y faut des bois blancs plus tendres, qu'on peut facilement trancher en fines lamelles. Ils ont dû faire venir le bois d'ailleurs, parfois de loin, ce qui a renchéri son coût.

Il leur a fallu pénétrer un marché qu'ils ne connaissaient pas. Le milieu des tonneliers, des vignerons, des négociants en vin ne leur était d'aucun secours. Ils ont dû conquérir une autre clientèle, plus dure, plus âpre au gain, et moins loyale, disait mon père.

Et surtout ils ont dû acheter d'autres machines, lourdes et chères : machines pour trancher les planches en paquets de lamelles et machines pour agrafer les lamelles et en faire des cageots. Ils se sont beaucoup endettés.

Ils commençaient à peine à sortir la tête de l'eau quand, une nuit, un incendie a ravagé la scierie, entièrement. Et elle n'était pas assurée.

Là-dessus, la santé de mon père s'est dégradée. Il avait la même maladie de cœur que son père. Les cardiologues qu'il avait consultés par le passé lui avaient enjoints de cesser immédiatement tout travail physique. Il ne les avait pas écoutés. Il avait travaillé toute sa vie, debout, devant une scie électrique. Mais maintenant son cœur, son corps n'en pouvaient plus. Il a dû s'arrêter. Et il en était malheureux. Je me suis même rendu compte qu'il avait honte de ne pas travailler. Il supportait très mal cette situation. Et quelque temps après, il est mort. D'une crise cardiaque, comme son père. Il avait 58 ans.

Ma seule consolation a été qu'il avait pu voir, avant de mourir, ses trois enfants tirés d'affaire.

Mon frère, Joseph, était entré à l'Ecole Polytechnique, du premier coup, à vingt ans.

Ma sœur, Laurence – que vous connaissez sous le nom de Laurence Loréto, depuis qu'elle a épousé Henri, qui est pour moi comme un second frère – Laurence Soler donc avait réussi sans difficultés le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Institutrices de Perpignan. Elle aurait pu aller plus loin, je la pressais de poursuivre ses études, mais elle ne voulait pas. Sa

vocation était l'enseignement dans les classes maternelles. Elle a pu être nommée à Arles, assez rapidement, et elle est devenue, assez rapidement là encore, la directrice de l'Ecole maternelle d'Arles.

Quant à moi, j'étudiais à la Sorbonne, tout en étant surveillant, pion, dans un lycée parisien, pour subvenir à mes besoins, ce que mes parents n'auraient pas pu faire. Et j'ai obtenu une agrégation trois ans, trois ans seulement, avant la mort de mon père.

Notre père était sans doute fier des études que nous avions faites mais il ne le montrait jamais. Et cette attitude était chez lui tout à fait naturelle. Les études, les titres, ce n'était pas le plus important dans la vie. Il avait un sens spontané – qu'il partageait, au même degré, avec ma mère - le sens de l'égalité de tous les êtres, quels que soient leur origine, leur milieu social, leur métier, leurs fonctions. Il était hors de question pour nous, les enfants, de faire les malins parce que nous avions réussi à un examen. Ou de demander une récompense. Ca ne nous serait même pas venu à l'esprit !

Son rêve avait été que ses deux garçons , moi, l'aîné, et mon frère Joseph, né trois ans après moi, travaillent à ses côtés dans la scierie familiale et prennent un jour sa succession . Et il avait dû renoncer à ce rêve à cause d'un instituteur.

Je voudrais maintenant rendre hommage, en même temps qu'à mes parents, aux instituteurs que j'ai eus à Arles . D'abord parce qu'ils me donnaient de très bonnes notes, surtout en français, ce qui m'a communiqué, sans qu'ils s'en doutent, la conviction, comme une évidence quasiment banale, qu'un jour j'écrirais des livres. Mais il y a plus. Pendant la dernière année du primaire, mon instituteur est allé voir mes parents pour leur dire : « Il faut que Jean continue ses études . Qu'il entre en sixième à Perpignan » . Ce qui n'allait pas de soi. A cette époque, il n'y avait, pour tout le département, qu'un établissement secondaire public, laïque, le collège Arago de Perpignan. Et quand on habitait un village, il fallait être interne. Mon père a accepté cette perspective, ce qui revenait à abandonner son rêve pour ses deux fils, car il était exclu que l'on ne fasse pas pour le cadet ce qu'on allait faire pour l'aîné. Quant à ma mère, il lui était douloureux de se séparer de moi, et de m'imaginer dans un dortoir glacial, parce que j'avais alors une santé fragile, depuis ma naissance. J'étais né avec un pied mal formé. Mais ils ont suivi l'un et l'autre les conseils de l'instituteur. S'il n'avait pas fait cette démarche et s'il n'avait pas été convaincant, je ne serais pas là, en train de vous parler.

Mon père a dit adieu à son rêve mais…, quand nous étions lycéens et même étudiants, mon frère et moi, il nous emmenait avec lui à la scierie au début des grandes vacances. Pendant les deux premières semaines, il nous faisait travailler comme des manœuvres. Nous transportions des rondins dans des brouettes pour approvisionner les scies et nous repartions vers la cour avec des brouettes remplies de planches fraîchement coupées, qu'il fallait entasser en piles bien verticales. C'étaient des allers retours incessants, sans jamais de pause, et les journées nous semblaient longues. Quand elles s'achevaient enfin, notre père nous emmenait nager dans le Tech. C'était notre récompense. Et le dimanche, il nous apprenait à pêcher la truite dans le Riuferrer ou dans des torrents plus en amont. Il passait pour l'un des meilleurs pêcheurs de toute la vallée.

Je suis reconnaissant à mon père d'avoir agi ainsi avec nous. Une journée d'ouvrier, je sais ce que c'est.

J'aimerais pour finir vous raconter une anecdote qui montre bien qui était mon père. Et aussi qui était ma mère.

Pendant que je passais l'oral de l'agrégation des lettres à Paris - c'était un mois de juillet très chaud, j'étais seul, Paris était désert, les épreuves de français, de latin, de grec, de

littérature ou de linguistique étaient longues et difficiles, il y avait plusieurs jours d'attente entre deux épreuves du concours - , après une épreuve que je croyais avoir ratée, j'ai écrit à mes parents que je serais certainement collé. Quand ils ont reçu cette lettre, mon père a dit à ma mère – qui me l'a rapporté plus tard : « Ecris-lui qu'il rentre tout de suite à la maison. S'ils ne veulent pas lui donner l'agrégation, qu'ils se la gardent ! » Ca, c'était mon père.

Ma mère m'a écrit exactement le contraire, elle m'a écrit toutes les paroles d'encouragement qu'elle avait pu trouver . Et j'ai été reçu. Ca, c'était ma mère.

Vous comprenez mieux pourquoi je tenais à avoir mes parents présents à mes côtés, aujourd'hui.

Voilà ce qu'ont été les débuts dans la vie d'un enfant d'Arles, dans une famille d'Arles comme les autres. Soyez persuadés, vous qui m'écoutez, que vos enfants, vos petits-enfants peuvent faire aussi bien que mon frère, ma sœur et moi. C'est une question de volonté, de travail – de goût pour le travail scolaire, d'appétit d'apprendre, de désir de savoir – et c'est une question aussi de confiance en soi et de confiance dans l'avenir. Quels que soient les obstacles à surmonter. Rien ne nous est donné d'avance. Rien ne nous est dû. Ce que nous voulons obtenir, nous devons le gagner.

Ce que je souhaite de plus fort, en ce moment, c'est que le nom qui figurera désormais à l'entrée de la bibliothèque médiathèque municipale puisse stimuler d'autres enfants d'Arles, aujourd'hui et demain.

Merci à vous tous.

Inauguration de la Médiathèque en mars 2007

Dédicace de son livre « La violence monothéiste »